

Allocution de M. Ernest Will. Président de l'Association

Ernest Will

Citer ce document / Cite this document :

Will Ernest. Allocution de M. Ernest Will. Président de l'Association . In: Revue des Études Grecques, tome 104, fascicule 497-499, Juillet-décembre 1991. pp. 27-33;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1991_num_104_497_4855

Fichier pdf généré le 18/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 26 JUIN 1991

ALLOCUTION DE M. ERNEST WILL

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

« Quand les usages de notre Association ont ramené neuf fois l'an les fidèles des Études grecques dans la plus obscure des salles de la Sorbonne — affectée pour cela, je pense, au caractère lumineux des idées de l'Hellade — il appartient, vous le savez, au président en charge, cet *ἐπιτυχὸς δαίμων*, de prononcer quelques dernières paroles : cérémonie par laquelle il vient vous témoigner avec joie sa personnelle gratitude et qui doit vous permettre de le remplacer selon vos rites. »

Cet exorde — vos oreilles l'auront reconnu à son ton académique un peu désuet — n'est pas de moi ; il a été prononcé à l'Assemblée générale du 14 juin 1934 — l'année où je fus admis dans cette Association — par Charles Picard, le grand maître de l'archéologie grecque à l'époque et mon maître. Vous l'avouerez-je ? La lecture de l'ensemble du discours me donne un grand sentiment de sécurité et de sérénité. Comme les usages de notre association relèvent d'une permanence solide et inébranlable et comme, curieusement, les problèmes qui agitaient le monde des hellénistes de l'époque sont encore les nôtres, suscitant les mêmes questions, et comme les réponses ou les non-réponses se sont perpétuées elles aussi !

Je vais donc insérer mon discours dans cette tradition à la suite de mes éminents prédécesseurs, sacrifier aux rites, vous rappeler les noms de ceux qui nous ont quittés, faire un bilan de nos activités au cours de l'année écoulée, commenter les problèmes de l'heure.

Les pertes dont j'ai à vous rendre compte, pour cette année universitaire 1990-1991, ont été particulièrement ressenties par nos amis de Lyon, comme par le cercle des anciens membres de l'École française d'Athènes.

Au début de l'été 1990 se place le décès de Paul Roesch, âgé de 63 ans, directeur de recherche au CNRS, attaché à la Maison de l'Orient de Lyon par sa place dans l'Institut Courby. Épigraphiste de formation, P. Roesch est devenu le grand spécialiste de la Béotie antique par ses travaux consacrés à cette région de la Grèce, une série d'articles et deux ouvrages, *Thespies et la confédération béotienne* et *les Études béotiennes*. Il préparait de plus une refonte du tome VI des

IG consacré à la Béotie et vieilli dans son dernier état. Enfin dernier geste de ce serviteur fidèle de l'hellénisme : une importante documentation réunie par lui, ainsi que les livres de sa bibliothèque relatifs à la Béotie, ont été remis par M^{me} Roesch à l'Institut Courby.

Le 12 septembre 1990, à l'âge de 84 ans, a disparu le Père Claude Mondésert. Entré à 16 ans dans la Société de Jésus, il voua sa vie à ses obligations religieuses et à la science. Formé par de grands maîtres, Henri-Irénée Marrou à Lyon, Louis Robert à Paris, il consacra une partie de ses activités à l'épigraphie. Professeur à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, cette dépendance de la maison mère de Lyon, il put collaborer avec le Père René Mouterde et continuer l'œuvre de ce dernier par la publication des t. IV et V des *IGLS*, aujourd'hui édités conjointement par la Maison de l'Orient et l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient.

Pendant son véritable port d'attache fut la capitale de son pays d'origine, Lyon, où il enseigna à l'Institut Catholique, et la grande œuvre de sa vie fut sa participation aux «Sources chrétiennes», cette édition des écrits des Pères de l'Église, entreprise mise sur pied dans les sombres années de la guerre, en 1942-43, et poursuivie sans relâche depuis ; on en est au 350^e volume. Le P. Mondésert fut directeur des «Sources» pendant trente ans, de 1952 à 1984, et il se trouva là en relations étroites avec l'Université de Lyon II et la Maison de l'Orient.

Les recherches personnelles du Père Mondésert portèrent sur deux auteurs, dont la carrière se place à Alexandrie d'Égypte, d'un côté, Philon le Juif – huit volumes de l'œuvre de ce philosophe sont parues en collaboration – et de l'autre – et c'était certainement son auteur favori –, Clément d'Alexandrie. Sa thèse d'état, soutenue en 1945, avait pour titre : *Clément d'Alexandrie. Introduction à l'étude de sa pensée religieuse à partir de l'Écriture*. C'est fort justement, on le voit, que les Mélanges offerts au Père Mondésert portent le titre d'*Alexandrina* à la fois en l'honneur de ce Père de l'Église et de la grande capitale de l'Égypte hellénistique et romaine. Les honneurs et la notoriété n'ont pas manqué à cet homme pourtant «modeste jusqu'à l'effacement», comme le dit une des notices écrites après son décès ; il était titulaire entre autres de la médaille d'argent du CNRS et faisait partie du conseil supérieur du *Corpus* de Berlin. Ce fut, comme on l'a dit, «une figure exemplaire de religieux et de savant».

Christiane Dunant, disparue il y a trois mois, à l'âge de 74 ans, était Genevoise, mais très fidèle à ses amitiés françaises et surtout lyonnaises. Conservatrice du département d'archéologie du Musée d'art et d'histoire de Genève, de 1963 à 1980, elle avait commencé sa carrière scientifique comme membre suisse de l'École d'Athènes, de 1948 à 1952, et ayant participé aux fouilles de Delphes et de Thasos, elle garda toujours des relations étroites avec les membres de cette École ; entre autres, elle a cosigné avec Jean Pouilloux le t. II des *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*. Par ailleurs, elle fit partie de l'équipe suisse des fouilles d'Érétrie, de même que de la mission suisse de Palmyre, sous la conduite de Paul Collart, cet autre ancien membre suisse de l'École d'Athènes et initiateur des fouilles de Philippes de Macédoine. Elle participa ainsi à la fouille du sanctuaire de Baalshamin et le t. III de la publication, celui des *Inscriptions*, est son œuvre ; son grand sens des langues lui permit de joindre aux textes grecs de ces *Inscriptions* ceux rédigés en palmyrénien dont elle avait acquis une connaissance suffisante. Mais elle était certainement helléniste de cœur.

Brian Ninane de Martinoir, né en 1921, d'un père belge et d'une mère austro-

hongroise, allia dans sa jeunesse l'étude de la musique, de la philosophie et du grec dans des universités allemandes. Surpris par la guerre, interné dans un camp de concentration pour faits de résistance en 1943, il s'orienta, à partir de 1945, vers l'anthropologie et l'ethnologie qui devinrent l'objet principal de ses recherches, enseignant dans diverses universités américaines et effectuant des missions au Mexique et à Bornéo. De ses premiers enthousiasmes, il lui restera une des ses préoccupations, l'étude des rapports entre les mythes des civilisations exotiques et ceux des Grecs. Lors d'un de ses séjours en France et par amour du grec, il devint membre de notre Association dont fait partie aussi son épouse.

Le nom de Jean Aubonnet est encore connu à beaucoup d'entre nous comme celui du trésorier de notre Association, une charge qu'il exerça pendant de longues années. Cet homme, excessivement discret, n'aimait pas qu'on parle de lui. Initié aux études grecques au Collège du Sacré-Cœur de Marseille, il connut à Paris ceux qu'il citera toujours avec admiration comme ses maîtres, le P. A.-J. Festugière, Alphonse Dain et Louis Robert. Mais à côté des études de grec et de l'apprentissage de la lecture des manuscrits, il fut le disciple de P. M. Schuhl et s'initia aussi au droit à la Sorbonne et aux problèmes politiques à l'École libre des Sciences politiques : il était docteur en droit. A partir de la guerre, il allia à son enseignement à la section de philosophie de la Sorbonne, comme maître-assistant, le travail qui fut l'œuvre de sa vie, l'édition de la *Politique* d'Aristote, dont la publication, en trois tomes et six volumes, fut achevée en 1986.

Le 16 avril a disparu discrètement — il vivait retiré à Paris depuis quelques années —, conformément au style de sa vie, Jean Audiat, presque le doyen d'âge des anciens membres de l'École française d'Athènes. Né en 1903, fils et petit-fils de professeurs de lycée, agrégé des lettres, il fut membre de l'École d'Athènes de 1927 à 1931. Chargé de cours d'abord à la Faculté des Lettres de Besançon, puis à celle de Bordeaux, où il fut successivement maître de conférences et professeur titulaire. Deux œuvres majeures ont marqué sa carrière scientifique, la publication du *Trésor des Athéniens* de Delphes, en 1933, et celle du *Gymnase de Délos* (EAD 28), en 1969, deux ouvrages où ses qualités de grande exactitude et de minutie ont pu s'exercer heureusement. Ses intérêts étaient cependant plus vastes et, dans sa longue carrière, il a partagé ses activités entre sa charge d'enseignement et l'édition de la *Revue des études anciennes*, dont il fut longtemps le secrétaire général — cette excellente revue dans laquelle il a publié une série d'articles et de comptes rendus. N'oublions pas aussi que la *Revue des études grecques* a de même bénéficié de sa collaboration.

Hubert Gallet de Santerre nous a quittés il y a juste quinze jours à l'âge de 76 ans. Il est l'exemple d'une belle carrière d'universitaire : élève de l'École Normale supérieure, agrégé répétiteur de cette École, membre de l'École française d'Athènes et secrétaire général de cette École, enfin professeur d'archéologie grecque à la Faculté des Lettres de Montpellier, avec un interlude comme recteur de l'Académie de Dijon en 1958. Ce méridional — il était né à Marseille — se plaisait dans ce qui était sa patrie dans le sens plus étroit du terme. Il lui a consacré d'ailleurs une partie de ses activités en tant que directeur régional des antiquités historiques. Le 39^e *Supplément de Gallia*, consacré aux *Silos de la terrasse est d'Ensérune* reste comme signe tangible de ses activités.

H. Gallet de Santerre était dans le jargon de l'École d'Athènes un « Délien » : ses deux œuvres majeures, sa thèse, *Délos primitive et archaïque* (1958) et *La terrasse des Lions, le Léoon et le Monument de granit* (1959), restent la base de notre connaissance des origines et des premiers siècles de l'histoire de l'île sainte

d'Apollon. Une santé insuffisante, et de plus en plus menacée, l'a empêché de donner toute sa mesure et de mener à terme les recherches complémentaires que pouvait comporter sa thèse.

Je ne peux que mentionner le décès de Jean-Michel Delacretaz, membre du groupe romand des études grecques et latines et membre de notre Association depuis 1985; il vient seulement de m'être signalé.

Diversité de destins et diversité d'orientations. L'évocation des hommes et des œuvres, à laquelle je viens de procéder, nous a fait passer des hauts lieux de la Grèce classique, de Delphes, Délos, Thasos, au grand centre de l'hellénisme tardif que fut Alexandrie et aux limites du monde gréco-romain avec Palmyre, et nous avons passé aussi d'un des grands maîtres de la philosophie antique, Aristote, à la pensée subtile de Philon le Juif et à la théologie non moins subtile de Clément d'Alexandrie. Mais n'est-ce pas l'image même de ce que fut l'hellénisme capable d'éviter ce qui aurait pu le guetter, une sorte de cantonalisation, pour s'élever à l'universalité?

Cette liste de pertes, lourde de souvenirs et de regrets, a son heureuse contrepartie dans l'annonce des admissions nouvelles, cette preuve du rayonnement de notre Association; je compte au total 25 nouveaux membres, ce qui est sans doute un bon chiffre, et j'ai le plaisir de relever le nom de plusieurs étrangers et, plus particulièrement, ceux de professeurs dans des Universités de Grèce, de Hongrie et d'Italie. La commission des prix a même pu couronner l'un ou plutôt l'une d'entre eux.

Je suis déjà, avec cette mention des membres nouveaux, entré dans la seconde partie de mon discours. Je vais y entrer plus avant avec quelques remarques sur le fonctionnement administratif de notre Association.

La tradition veut que le président se trouve réduit au rôle de roi fainéant; il doit néanmoins, et d'autant plus, exprimer ses vifs remerciements, en son nom, d'abord, et en votre nom à tous, aux membres du bureau, toujours actifs dans les coulisses et toujours présents aux séances. Je dois ces remerciements à titre personnel plus spécialement au secrétaire général, M. Paul Demont, qui suit les affaires courantes avec vigilance et sait avec qui il convient de discuter des autres. Il est assisté discrètement et efficacement par M^{mes} Kovacs et Fromentin comme secrétaires-adjointes, tandis que l'abbé Wartelle s'occupe de la bibliothèque et J. Laborderie des finances. Vous entendrez d'ici un instant P. Demont vous présenter le rapport de la Commission des prix et J. Laborderie vous entretenir des problèmes financiers.

Pour les prix, la Commission avait, comme souvent, l'embarras du choix en présence d'une liste faite d'œuvres de grand mérite, dont le nombre excédait celui des couronnes disponibles. Mais vous entendrez certainement prononcer une autre année le nom de deux auteurs, quand au tome I ou à une étude préparatoire ils auront ajouté des suites annoncées et en bonne voie. Quant à l'état des finances, s'il ne permet pas de chanter victoire, le rapport de J. Laborderie vous montrera qu'il n'y a pas de péril immédiat. Mais le trésorier rappellera aussi, et il n'est pas inutile que je le rappelle de mon côté — qu'une situation saine dépend de la rentrée régulière des cotisations sur laquelle repose essentiellement, et plus que jamais, cette manifestation externe de notre vie et de nos activités, la publication de notre *Revue*. On ne saurait malheureusement pas se cacher que des sources de subventions sur lesquelles on devrait pouvoir compter ont une tendance fâcheuse à se tarir. L'avenir sur ce point, dans le domaine des sciences humaines, ne peut être qualifié de rose.

La vie de notre Association s'est manifestée de façon ouverte, comme de

coutume, dans nos séances mensuelles, des séances bien fréquentées, aux programmes bien garnis et qui sont les seules à demander au président toute son attention et au besoin à lui procurer quelque inquiétude, celle de trouver le moyen d'arrêter un flot de paroles intempestif. Je ne peux que féliciter rétrospectivement les auteurs des communications d'avoir si bien su garder la mesure, en dépit de tout ce qu'ils avaient à dire.

On pourrait dire que le programme de cette année a été placé sous le signe de la diversité. L'archéologie, mais c'est sans doute un pur hasard, n'y a tenu qu'une place réduite. Denis Rousset nous a emmenés pour une promenade autour de Delphes à la recherche des limites de deux territoires, celui d'Apollon et celui de la cité de Delphes — des limites repérables sur le terrain. Paul Faure, de son côté, nous a fait faire un tour plus vaste autour de la mer Égée et de la mer Ionienne à la recherche des témoins du linéaire A toujours aussi rebelles à un déchiffrement qui ne ferait pas trop de place à une imagination incontrôlée. Je joindrai une autre quête, en quelque sorte d'archéologie imaginaire : pour Claude Baurain, il s'agissait de retrouver, non pas les vestiges de la Bibliothèque de Carthage — ce qui serait après tout dans le domaine des possibilités —, mais de faire l'état de son contenu qui aurait compté plus de volumes en grec qu'en punique : mais les ouvrages précieux qu'elle contenait, et quelle que fût leur langue, sont partis en fumée comme ceux de la bibliothèque d'Alexandrie.

Mais ce fut le triomphe de l'archéologie avec l'étourdissante démonstration d'Anne Bélis de la façon de reconstruire une lyre grecque antique et de la façon d'en jouer : c'était presque la fin de nos séances, en musique, en tout cas, et une manifestation qui a uni dans une admiration et un plaisir partagés hellénistes et latinistes.

Curieusement, la littérature proprement dite, et la littérature classique en particulier, a donné lieu à une seule communication, celle de Pierre Vidal-Naquet commentant quelques vers de l'*Antigone* de Sophocle — ce ne sont peut-être pas les meilleurs, ni les plus clairs — et de donner à propos du chant du cygne de l'héroïne une leçon d'ornithologie littéraire.

Mais la critique des textes s'est exercée plus largement et avec acribie dans deux autres domaines, celui de la philosophie et celui de l'histoire. Certains philosophes ont été l'objet d'une attention méritée avec l'enquête de Jacques Brunschwig sur la misogynie présumée de Pyrrhon, comme avec celle d'Alain Blanchard sur ce qui dans la Sentence Vaticane 14 revenait à Épicure ou à Métrodore. Quant à Marie-Henriette Quet, elle nous a rappelé l'importance de la Seconde Sophistique, à propos d'une inscription de Vérone, en l'honneur d'Aelius Aristide, ce personnage si représentatif des intellectuels de ce grand siècle qui fut celui de la Paix romaine.

Puis c'est l'histoire, cette invention des Grecs, qui a été l'objet de réflexions approfondies. Valérie Fromentin s'est attachée à saisir le sens même que l'historien, trop méconnu, qu'est toujours Denys d'Halicarnasse, a donné à son enquête, à la suite de ses grands devanciers, d'Hérodote à Polybe. De même Marie-Laure Freyburger dans une étude consacrée à un historien de l'époque romaine, Dion Cassius, a illustré les difficultés qui ont pu se présenter à lui comme à d'autres, pour trouver les équivalents justes, dans le domaine administratif et politique, entre la terminologie latine et la terminologie grecque. Enfin je ne saurais oublier l'interprétation donnée par Philippe Gauthier, avec une acribie d'épigraphiste, au terme d'ἀτέλεια τοῦ σώματος dans les inscriptions de Priène.

Je terminerai avec la dernière communication, et qui ne fut pas la moins

brillante, celle dans laquelle Jacques Jouanna nous a montré comment il avait détecté dans un manuscrit d'apparence peu engageante le témoin authentique de certains passages du traité hippocratique des *Airs, Eaux et Lieux*.

La diversité très évidente que révèle cette liste de douze communications est caractéristique aussi de tendances nouvelles, dont le refus d'un domaine réservé ou noble. La place accordée à des auteurs de l'époque romaine est frappante à cet égard : du temps de mes études encore, ces auteurs étaient, sinon ostracisés, mais plutôt ignorés ou traités avec quelque condescendance. Une certaine notion étroite de ce qui est classique a sans doute disparu et c'est un signe encourageant de voir que ce fut la civilisation hellénique dans sa richesse est mieux perçue.

J'en viens ainsi à la dernière partie de mon discours, j'allais dire, en conformité avec la tradition, au chapitre des lamentations.

Que pouvons-nous penser de l'avenir de nos études ? Le président a été invité, selon la coutume, au congrès de l'APLAES qui s'est tenu à Tours les 24-26 mai, un congrès un peu désorganisé par une grève SNCF. Je ne pourrai ainsi vous fournir le dernier décompte des élèves de lycée pour le grec et le latin ; mais les chiffres détaillés que vous a fournis l'an passé Jacques Jouanna n'ont sans doute guère varié. Je vous rappelle aussi ses conclusions : on ne peut parler d'une situation catastrophique, mais il faut parler de la « fragilité des langues anciennes dans le second cycle du second degré ». Et « cela tient au fait que leur caractère optionnel et facultatif leur confère une totale gratuité dans le cursus scolaire ».

C'est ce caractère optionnel qui a justement donné lieu à une intervention du bureau. Selon la proposition du Conseil national des programmes, les élèves des futures « voie économique et sociale » et « voie scientifique » (classe de première et classe terminale) n'auraient plus la possibilité de choisir une langue ancienne en option facultative, les options possibles étant définies comme « langue vivante III ou langue régionale et culture d'origine ».

Ce projet a donné lieu à une lettre du bureau adressée au Ministre de l'Éducation nationale, laquelle a été honorée d'une réponse par le conseiller technique (Luc Soubré) de ce dernier — une réponse un peu langue de bois : « rien n'est encore décidé », et accompagnée d'une petite remarque ambiguë : « nous ne pouvons que regretter avec vous le manque de candidats à l'agrégation de lettres classiques malgré les efforts qui ont été déployés pour rendre ces carrières d'enseignants et de chercheurs plus attrayantes ». Je ne sais si ces efforts ont été perçus par tout le monde. La proposition a, en tout cas, quelque chose de vexatoire, au moment où les médias faisaient quelque tapage autour du soin pris pour trouver des examinateurs pour ce que l'on appelle sans doute « langue et culture d'origine », en l'occurrence deux pour le hongrois et un pour une langue asiatique, le coréen peut-être. Le latin et le grec sont aussi, si l'on veut, « langue et culture d'origine ». Le bureau continue à suivre cette affaire.

Le congrès de l'APLAES s'est préoccupé, à juste titre sans doute, davantage des transformations prévues dans l'Université, en l'occurrence de la mise en place des UFM, dont on ne sait trop comment ils vont fonctionner et dont les effets directs ou indirects sur les études grecques et latines ne peuvent encore être estimés.

A vrai dire, il ne me semble pas que la situation soit désespérée. Toute sorte de signes montrent que la civilisation hellénique dans ses expressions les plus marquantes, la littérature et l'art, garde une grande séduction pour un public plus large. Il y a quelque temps on a pu voir à la télévision l'*Orestie* d'Eschyle. S'il est difficile de se soustraire à l'impact de la grandeur sauvage de

l'Agamemnon, on ne peut en dire autant des discours des *Choéphores* et des *Euménides*. Mais cette émission a été reprise plusieurs fois, ce qui semble indiquer qu'elle n'a pas été l'objet d'un rejet.

Mais pour nous en tenir au rôle possible de notre Association, les conclusions que l'on peut tirer de son fonctionnement et de ses activités sont plutôt rassurantes. S'il faut en juger d'après le nombre des nouveaux membres, la nature et la qualité des communications, l'assiduité aux séances, on ne saurait parler d'un repli sur un cercle restreint d'initiés. Le « caractère lumineux des idées de la Grèce », dont parlait Ch. Picard, se manifeste avec une force toujours égale.

Il me reste, Mesdames et Messieurs, dans un dernier geste rituel et pour ne pas sortir des images lumineuses, à passer le flambeau à Pierre Hadot, professeur au Collège de France, qui assurera la présidence dans l'année à venir.